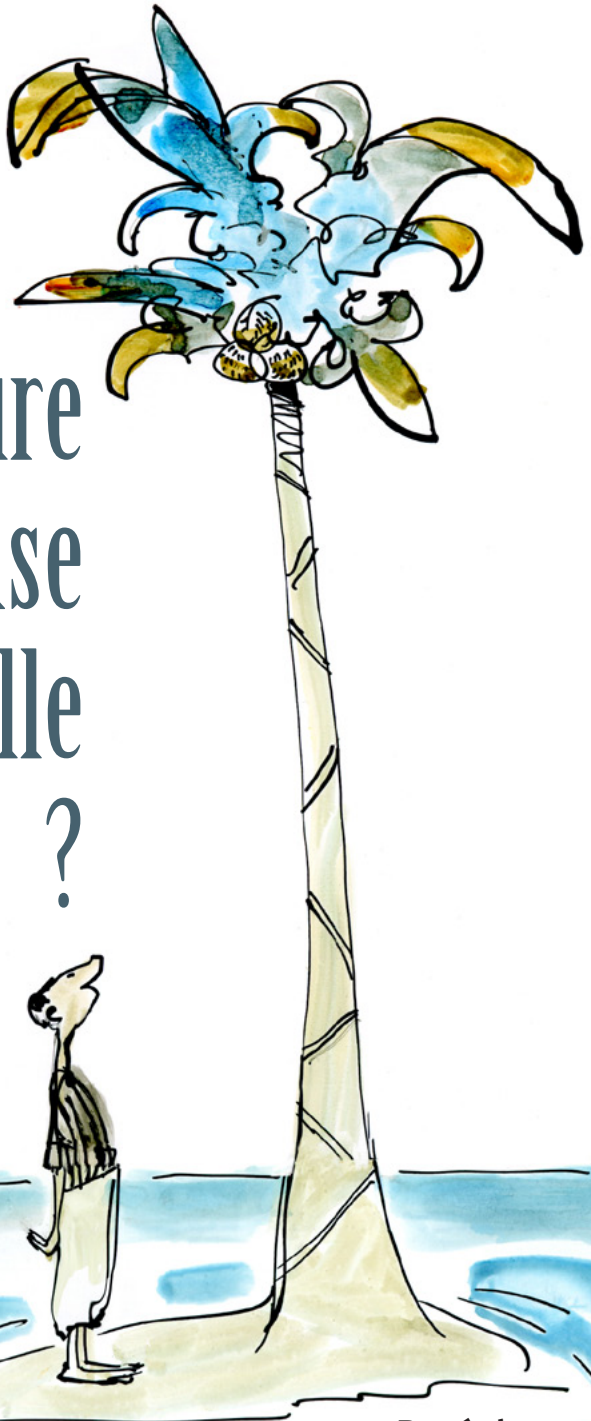


Gérard Bouchard et Alain Roy

La culture québécoise est-elle en crise ?



Extrait de la publication

Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

La culture québécoise est-elle en crise ?

Gérard Bouchard, Alain Roy

La culture québécoise est-elle en crise ?

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : Bruce Roberts

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Bouchard, Gérard, 1943-

La culture québécoise est-elle en crise?

ISBN 978-2-7646-0519-6

1. Québec (Province) – Civilisation – 21^e siècle. 2. Québec (Province) – Vie intellectuelle – 21^e siècle. 3. Crises (Sciences sociales) – Québec (Province). I. Roy, Alain, 1965- . II. Titre.

FC2919.B695 2007 971.4'05 C2007-940311-5

Introduction

Cet ouvrage est né du désir de faire le point sur l'état de la culture au Québec dans son environnement occidental. Il émane également du fait que le discours de la crise culturelle bénéficie actuellement d'une vogue et d'un crédit importants. C'est le cas, par exemple, chez une bonne partie de l'intelligentsia française (on pourrait citer ici les publications récentes des Finkielkraut, Gauthet, Lipovetsky, Bruckner, etc.). Mais ce discours de la crise de la culture ne se limite pas à la période contemporaine; il semble avoir imprégné tout le xx^e siècle à travers les œuvres de penseurs de premier plan, tels Weber, Heidegger, Arendt, Adorno, Castoriadis, pour ne nommer que ceux-là. À la source de ce désenchantement moderne, nourri par l'expérience des deux guerres mondiales, on pourrait situer aussi l'œuvre des « maîtres du soupçon » : Marx, Freud et Nietzsche, auxquels est fréquemment associée la « crise de la raison » ou du rationalisme des Lumières. Les grands thèmes de la « crise des repères » sont bien connus : fin de l'histoire, dissolution des grands récits, relativisme, nivellement des valeurs, désenchantement du monde, crise de la « grande culture » envahie par la culture de masse, etc.

Plus récemment sont apparus de nouveaux sujets d'inquiétude liés à l'écologie, aux nouvelles technologies, à l'évolution des médias, à la mondialisation, à l'immigration, au pluralisme religieux. En contrepartie, il semble que nos sociétés aient connu

depuis quelques décennies des progrès réels, par exemple en ce qui concerne la démocratie, la condition des femmes, l'élargissement des programmes sociaux, l'accès à l'éducation.

Bref, qu'en est-il aujourd'hui? Comment regarder l'avenir? Sommes-nous dans une situation prometteuse ou en déclin? La culture est-elle en crise? Si oui, quelles en sont les manifestations, l'intensité, les causes? Est-il possible d'y remédier? S'il n'y a pas de crise, comment caractériser la situation présente? Comment expliquer la vigueur du discours de crise?

Pour répondre à ces questions, nous avons cru bon d'interroger un grand nombre d'intellectuels québécois par la voie d'un sondage, moyen simple et efficace d'accéder à une vaste diversité de points de vue avec l'espoir d'établir un portrait de la situation qui soit le plus riche et le plus nuancé possible. Nous avons choisi d'interroger des intellectuels au sens le plus large du terme, à savoir des individus à forte scolarité œuvrant dans des emplois reliés à l'enseignement, aux médias, à la religion, à la recherche scientifique, à l'édition, aux arts et aux lettres — en gros, des travailleurs spécialisés de la culture.

L'annexe B fournit la liste et un portrait détaillé des personnes sondées : nous avons eu le souci de calibrer la composition de notre échantillon (groupes d'âge, formation disciplinaire, sexe, origine ethnique, répartition Montréal-région). Il est un facteur, toutefois, sur lequel nous n'avons pas de contrôle : ce sont les aléas des refus de participer. Sur les 256 personnes sollicitées, 141 ont donné suite à l'appel. L'échantillon comporte plus d'hommes que de femmes (56,9 % contre 43,1 %), écart qui paraît refléter la structure et les tendances du monde du travail au Québec dans les domaines d'emploi visés : l'inégalité est à son plus fort parmi les répondants les plus âgés (19 hommes contre 2 femmes chez les plus de 65 ans). Cette disproportion s'inverse toutefois chez les 20-35 ans (20 femmes contre 9 hommes). Cela dit, notre enquête ne prétend pas à une représentativité statistique au sens le plus strict, mais par la place qu'elle fait aux groupes d'âge, aux

genres, à la diversité ethnoculturelle et à la variété de la profession intellectuelle, on peut penser qu'elle traduit assez bien les attitudes et les grands courants d'idées ayant cours dans le Québec d'aujourd'hui.

L'ouvrage comprend trois chapitres et quelques annexes. Le premier chapitre présente les résultats de notre enquête-sondage réalisée en 2004-2005. Cette recherche s'appuie sur un bref questionnaire comportant trois grandes questions, chacune assortie de quelques sous-questions (voir exemplaire à l'annexe A). Notre analyse repose sur quatorze typologies très détaillées que nous avons élaborées à partir de l'ensemble des réponses formulées. Elles ont servi essentiellement à repérer les réponses-type aux questions et sous-questions posées, avec toutes les variantes relevées. Y sont également consignés de très nombreux extraits qui nous ont paru particulièrement significatifs ou représentatifs, des énoncés-synthèses et des formules choc dont nous avons nourri notre commentaire¹. Enfin, le lecteur est prié de noter que le chapitre I est un résumé de l'analyse des questionnaires et qu'il peut se référer au site internet (www.uqac.ca/bouchard/chaire_doc.html) pour avoir accès à un traitement plus détaillé des données recueillies.

Dans les deux chapitres suivants, nous avons tenu à jouer, nous aussi, le jeu de l'enquête en rédigeant chacun de notre côté et sans nous consulter, un essai en guise de réponse au questionnaire. Comme on s'en doute, le jeu était cependant biaisé en notre faveur puisque nos deux essais, rédigés parallèlement à l'analyse des réponses, s'en sont inévitablement nourris. Le lecteur pourra noter certaines divergences dans les diagnostics proposés par les deux auteurs : elles sont bien dans la nature et la manière de cette enquête, décidément inscrite à l'enseigne de la diversité et du fractionnement.

Un mot, enfin, sur l'ensemble des annexes. Outre l'annexe A (questionnaire de l'enquête) et l'annexe B (liste et profil des répondants, tableaux 1-4), le lecteur trouvera, à l'annexe C, les

tableaux associés aux aperçus statistiques (tableaux 5-9) et, à l'annexe D, un échantillon d'extraits de réponses destinés à illustrer plus concrètement la diversité des sujets abordés par les répondants. Ces extraits donnent un bon portrait des visions et des humeurs exprimées. La sélection pratiquée à cette fin a cependant représenté une opération difficile, tant le choix était abondant.

CHAPITRE I

Enquête sur l'état de la culture

La culture est-elle en crise ?

La première question posée aux 141 répondants était la suivante : « Estimez-vous que la culture au Québec et dans les sociétés occidentales en général se trouve présentement dans un état de crise ? » Les participants étaient invités ensuite à préciser le sens de leur réponse au moyen de diverses sous-questions. Une abondante matière a pu être ainsi recueillie, aucune contrainte d'espace n'ayant été imposée aux participants.

Avant d'examiner le contenu de ces réponses, il peut être utile de nous arrêter un moment pour étudier les termes de la question, et plus précisément le sens des deux mots « crise » et « culture ». Comme on s'en doute, ceux-ci peuvent être entendus de multiples manières, et la façon de les définir n'est pas sans effet sur le type de réponse qui peut être apportée à la question initiale. Par exemple, si on comprend le mot « culture » au sens d'œuvre (artistique ou intellectuelle), alors les constats sur l'« état de la culture » pourront diverger de façon significative selon qu'on considère la valeur de la production actuelle, les modes de diffusion des œuvres, le niveau de reconnaissance publique ou les conditions de travail des artistes. Le répondant préoccupé par les problèmes concrets auxquels les créateurs font face de manière quotidienne pourra estimer tout à fait légitime de parler d'une « crise de la création »;

mais s'il s'identifie d'abord en tant que « consommateur » de biens culturels, il pourra partager l'impression, tout aussi fondée, de vivre dans une sorte d'âge d'or de la culture, où la qualité et la quantité des œuvres accessibles n'ont peut-être jamais été aussi grandes. Un troisième répondant, sensible à ces deux aspects, pourra formuler un constat partagé, ambivalent, contradictoire peut-être.

Les choses se compliquent si on entend le mot « culture » dans son sens anthropologique : il s'étend alors au domaine presque sans limite des mœurs, coutumes, mentalités, savoirs, mythes, religions, bref à tout ce qui forme le cœur de ce que nous appelons une « civilisation ». Alors le champ de l'enquête devient aussi vaste que le mot « culture » lui-même, et nombreux ont été les répondants qui ont situé leur réflexion à cette échelle, en remontant jusqu'aux sources de l'histoire occidentale ou en évoquant certains de ses épisodes les plus marquants, afin de pouvoir caractériser correctement la situation actuelle.

Nous avons pris le parti de ne pas imposer de définitions aux concepts de « culture » et de « crise » afin de permettre l'expression d'un large éventail de points de vue. En dépit de son caractère polysémique, le concept de « crise » a été retenu pour des raisons en partie stratégiques : il nous a semblé que c'était un bon angle pour susciter la réflexion, pour la provoquer même, et ainsi accéder à des perceptions plus vastes et plus riches. Ayant alors toute latitude pour comprendre la question dans le sens désiré, chacun des participants s'est trouvé à poser une sorte de diagnostic sur l'état du monde dans lequel nous vivons, comme si, au-delà des termes de la question initiale, la majorité des répondants avait entendu une autre question, plus vaste encore, à laquelle ils estimaient urgent ou nécessaire de répondre : « Comment se porte le monde aujourd'hui ? »

Qu'est-ce qu'une crise de la culture?

Comme nous venons de le voir, la polysémie du mot « culture » modifie d'abord le champ ou l'objet des diagnostics. La polysémie du terme de « crise » s'est avérée tout aussi déterminante et peut-être plus encore que celle du mot « culture ». Car il suffit, en effet, d'entendre le terme de « crise » de manière neutre ou radicale, positive ou négative, pour que change fondamentalement le sens des réponses à la question initiale. À partir des définitions proposées par les répondants eux-mêmes, notre enquête a d'ailleurs permis d'esquisser une typologie sommaire de ce concept. Il est important de le signaler : les participants ont présenté dans leurs réponses de précieux développements destinés à clarifier le sens des termes, au lieu de s'en remettre à une compréhension purement intuitive ou impressionniste de la question d'ouverture.

Quatre sens très différents peuvent être donnés au terme de « crise ». Ils peuvent être répartis sur un axe horizontal où l'on trouve, à une extrémité, les acceptions purement « négatives » de la crise et, à l'autre, ses acceptions les plus « positives ». Entre ces deux pôles se situent les conceptions qui perçoivent la crise comme un phénomène ambigu ou normal, donc ni vraiment bon ni vraiment mauvais :

1) À une extrémité, nous trouvons la crise entendue dans un sens qu'on peut qualifier de radical : elle évoque une grave situation de désordre, une forme extrême de décomposition ou de désorganisation du lien social et du tissu culturel. L'état de crise est alors assimilé à une situation de « désintégration », d'« effondrement » ou de « chaos ».

2) Dans un sens moins alarmiste, la crise peut être comprise à partir de la métaphore médicale ; elle désigne dans ce cas une situation ambiguë, une phase « critique » qui peut se résoudre de manière favorable ou non. L'état de crise s'apparente alors à une sorte de fièvre, celle-ci constituant le symptôme d'une maladie qu'elle s'efforce par ailleurs de combattre. Nous touchons ici à

l'étymologie du mot grec *krisis*, qui signifie « décision » : la crise représente le moment d'un choix ou d'une action devenus nécessaires face à une situation problématique.

3) Dans un sens moins négatif, la crise peut être perçue comme un phénomène normal : inhérentes à la modernité, voire à la civilisation occidentale, les situations de crise ne feraient que refléter le mouvement de l'Histoire. C'est à cette conception de la crise que peut être rapportée la double objection théorique formulée par quelques répondants ayant choisi de « questionner la question », soit que « la culture, par définition, ne peut pas être en crise », soit, inversement, que « la culture, par définition, est toujours en crise ». Ce sont là deux arguments apparemment contraires, mais qui finissent par se rejoindre du fait qu'ils renvoient à une même conception de la vie collective structurée par les tensions, les bouleversements et les conflits.

4) Finalement, la crise peut être abordée dans une perspective clairement positive. Les situations de crise ne représentent pas alors un mal auquel il conviendrait de chercher remède, puisqu'elles seraient un vecteur de progrès permettant la remise en question ou le remplacement d'un ordre devenu sclérosant. Dans cette optique, c'est plutôt une situation où il n'y aurait pas de crise qui serait inquiétante.

Cette pluralité de sens nous a placés devant une première difficulté dans l'interprétation des résultats : pour un répondant qui donne un sens positif au terme de « crise », un « oui » à la question initiale ne renvoie pas à une évaluation négative de la situation. Associés à un constat positif, ces « oui » ressemblent à s'y méprendre à certains « non » qui jugent la situation tout aussi favorablement : « Oui, nous sommes en crise » et « Non, nous ne sommes pas en crise » signifient alors pareillement que la culture se porte bien !

Un problème analogue s'est posé avec un autre groupe de répondants pour qui la situation actuelle laisse à désirer à cause d'une absence de crise. « Non, nous ne sommes pas en crise » doit

alors être compris dans un sens négatif : la situation de non-crise est associée à un « déclin », à une « longue agonie ». Suivant cette conception, c'est un retour à l'état de crise qui représenterait une évolution positive : la crise que nous traversons proviendrait, paradoxalement, du fait que cette crise est « étouffée », que nous vivons une « situation de déchéance qui n'a pas les propriétés dynamiques de la crise ». Une vision encore plus sombre consiste à dire que nous sommes entrés de façon définitive dans un « au-delà de la crise ». Le véritable moment de la crise serait « derrière nous » et nous ne ferions aujourd'hui qu'en observer les débris, en vivre les échos.

Ainsi, la réponse : « Non, il n'y a pas de crise » ne signifie pas nécessairement que tout va bien. Et il semble même que les répondants les plus désenchantés par la situation actuelle se trouvent parmi ceux qui ont formulé ce type d'énoncé. Car qui dit « oui, il y a crise » peut toujours espérer qu'on finira par en sortir. Il est, en revanche, beaucoup plus difficile de remédier à une situation très critique qui semble passer inaperçue à l'ensemble de la société.

Aperçus statistiques

Avant d'aborder l'analyse proprement qualitative du matériau recueilli, il peut être intéressant de jeter un bref coup d'œil sur quelques données de nature quantitative, lesquelles nous apportent comme un instantané de l'humeur générale de l'intelligentsia québécoise. La question d'ouverture se prête assez bien à cet exercice, dans la mesure où le nombre des réponses qu'elle pouvait susciter se résume à quelques cas de figure (« oui », « non », « oui et non », « ni plus ni moins », « peut-être », « ne sait pas ») que nous avons effectivement tous relevés au cours de l'enquête.

Comme en témoigne notre discussion sur le sens des termes, il était insuffisant, pour interpréter les réponses à la première question, de nous en remettre à un simple décompte des « oui », « non » et autres cas de figure. Pour être comprises correctement,

ces réponses devaient être mises en contexte et évaluées à la lumière des développements fournis par les répondants dans les autres réponses du questionnaire. Dans cette perspective, le problème de savoir si la culture se trouve, oui ou non, dans une situation de « crise » devient, non pas accessoire, mais secondaire par rapport à l'évaluation concrète de la situation actuelle. Trois types d'évaluations peuvent dès lors être envisagés :

1. Les évaluations négatives ou à dominante négative;
2. Les évaluations positives ou à dominante positive;
3. Les évaluations ambivalentes.

Les conclusions générales que nous avons pu tirer de ce premier classement (voir le tableau 5, annexe C¹) sont les suivantes :

1) Plus de la moitié des répondants (51,5 %) formulent une évaluation négative de la situation, alors que 29,2 % formulent une évaluation positive et 19,2 % proposent des constats ambivalents. Il se dessine donc une tendance assez nette en faveur des constats négatifs, quoique les réponses positives et ambivalentes, prises ensemble, sont dans une proportion presque équivalente (49,4 %). La perception qu'ont les intellectuels de la situation n'est donc pas unidimensionnelle et témoigne d'une perception globale plutôt fine et nuancée.

Une autre compilation s'avère possible si on écarte les ambivalents, comme dans les sondages qui ne tiennent pas compte des « indécis », pour nous concentrer sur les participants ayant répondu négativement ou positivement à la question initiale. Comme il apparaît dans le tableau 6, les pourcentages sont alors plus contrastés, avec 63,8 % d'évaluations négatives et 36,2 % d'évaluations positives.

2) La comparaison des données en fonction de l'âge des répondants (tableau 7) permet d'identifier un phénomène assez net : le pourcentage des évaluations négatives augmente progressivement avec chaque classe d'âge, passant de 37,9 % chez les 20-35 ans, à 51,6 % chez les 36-50 ans, à 55,1 % chez les 51-65 ans et, finalement, à 61,9 % chez les 65 ans et plus.

Comment interpréter ce phénomène de désenchantement croissant ? Diverses explications viennent à l'esprit. D'un côté, on peut invoquer le traditionnel « optimisme de la jeunesse » et la foi qu'elle éprouve en l'avenir « qui lui appartient ». S'identifiant au temps présent et au nouveau monde techno-informatique qu'elle reconnaît comme sien (bien qu'elle en ait hérité et ne l'ait pas créé), la jeune génération éprouverait une certaine réticence, ou à tout le moins de la difficulté à faire le constat d'une crise de la culture, d'un héritage qui serait en train de se perdre puisqu'elle est elle-même entièrement tournée vers l'avenir. Quelles qu'en soient les causes, cette tendance « positive » contredit l'image qu'on peut se faire d'une jeunesse morose et désenchantée ; et elle confirme en quelque sorte les distinctions établies par les discours générationnels entre la fameuse génération « X », d'humeur sombre et pessimiste, et celle qui l'a suivie, la soi-disant génération « Y », aujourd'hui composée de jeunes adultes dans la vingtaine (la progéniture des *baby-boomers*), davantage festive et en phase avec son époque, ainsi qu'avaient pu l'être ses géniteurs au temps de leur glorieuse jeunesse.

Inversement, on peut faire appel au fait notoire que les générations vieillissantes ont pour habitude de déplorer le cours des choses, la déperdition des valeurs, l'abandon des traditions, les « égarements de la jeunesse », voire la déchéance de la civilisation tout entière. L'humeur nostalgique de la vieillesse serait aussi ancienne que le monde lui-même : le facteur générationnel et la « posture réactionnaire » ont d'ailleurs été identifiés par plusieurs répondants comme étant l'une des causes des constats de crise.

Si ces deux explications contiennent une part de vrai, une certaine circonspection s'impose toutefois, car l'examen des évaluations positives nous réserve une petite surprise. Logiquement, nous devrions nous attendre à ce que celles-ci soient au plus haut chez les jeunes et qu'elles décroissent ensuite avec chaque classe d'âge. C'est effectivement le cas de manière générale, à l'exception du groupe des 65 ans et plus, chez qui l'on observe un niveau

d'« optimisme » (28,6 %) plus élevé que chez les 36-50 ans (22,6 %) et les 51-65 ans (18,4 %). On note aussi que ce groupe est moins ambivalent que les autres (9,5 %). Diverses explications pourraient être tentées, mais l'exercice serait un peu périlleux compte tenu du petit nombre de répondants.

3) L'examen des données suivant le genre des répondants (tableaux 8 et 9) ne permet pas de dégager de divergences spectaculaires entre les deux groupes. Les évaluations négatives ou à dominante négative sont légèrement plus marquées chez les femmes (53,6 %) que chez les hommes (50 %). Il en va ainsi dans toutes les classes d'âge, mais l'écart reste mince et ne mérite donc pas qu'on s'y attarde longuement. Les évaluations positives sont par contre nettement plus élevées chez les hommes appartenant aux deux groupes médians, comparativement aux groupes correspondants chez les femmes. On observe ainsi un écart de 31,2 % dans les évaluations des 36-50 ans et de 16,8 % chez les 51-65 ans. À titre d'hypothèse, la justification de ces écarts pourrait être cherchée du côté des conditions de vie (personnelle, familiale ou professionnelle) des répondantes, d'autant plus que ces dernières appartiennent aux premières générations de femmes à avoir intégré le marché du travail. Mais, comme nous l'avons souligné précédemment, ce type d'explication générale doit être envisagé avec prudence. Les écarts que nous venons d'observer s'expliquent en partie aussi par une plus grande proportion des évaluations ambivalentes chez les femmes appartenant aux groupes d'âge médians, où l'on constate des différences de 15 % (pour les 36-50 ans) et de 9,8 % (pour les 51-65 ans).

Soulignons enfin un phénomène assez frappant concernant les deux premières classes d'âge dans le groupe des femmes. Alors que le pourcentage des évaluations positives reste assez haut chez les hommes de 20-35 ans (55,5 %) et de 36-50 ans (41,7 %), on constate une rupture très nette entre ces deux classes chez les répondantes : plus de la moitié (11 sur 20) des 20-35 ans proposent des évaluations positives, proportion qui dégringole à 2

sur 19 chez les 36-50 ans. Ces chiffres donnent l'impression d'une désillusion brutale survenant chez les femmes autour de la mi-trentaine, comme si à ce tournant de la vie les rêves de jeunesse venaient à se briser tout d'un coup. Le phénomène pourrait être vu aussi sous l'angle générationnel, comme l'indice d'une coupure plus accusée entre les femmes appartenant à la génération « X » et les plus jeunes appartenant à celle des « Y ». Cela dit, il faut encore une fois se méfier des petits nombres.

Notons enfin une dernière donnée concernant le cas des participants ayant choisi de « questionner la question » et de ne pas y répondre : ce type de non-réponse, dont nous avons relevé huit occurrences, n'a pu être observé que dans le groupe des hommes.

Contradictions et pluralité : penser la complexité québécoise

Ces résultats contradictoires ou fragmentés n'ont sans doute pas de quoi surprendre ; ils reflètent le fait que nous vivons aujourd'hui, en Occident, dans des sociétés plurielles où règnent la diversité des idées, des cultures et la liberté d'opinion. Le désir d'originalité qui sommeille au fond de tout intellectuel a peut-être joué aussi un certain rôle... Parmi toutes les réponses que nous avons recueillies, nous pouvons affirmer en effet qu'elles étaient remarquablement différenciées : à peu près tous les cas de figure et formes d'argumentations possibles semblent avoir été formulés, les termes de la question ayant été apparemment entendus suivant tous les sens concevables.

La tentation peut être grande, face à cette diversité, de déplorer l'éclatement des points de vue et de s'en prendre au démon du relativisme, voire au climat de postmodernité qui donne l'impression que tout peut être dit à propos de n'importe quoi. Il y a effectivement quelque chose d'un peu déconcertant dans le fait qu'un ensemble d'intellectuels appartenant à une même société puissent soutenir simultanément : *a)* que la culture n'est pas en crise et que tout va bien ; *b)* que la culture va mal, mais que cette crise peut être

combattue; *c*) que la culture est en crise, mais que cela est une chose bonne; *d*) que la culture, pour aller bien, devrait être en crise; *e*) que la culture ne pourra jamais se relever parce que toute crise est maintenant impossible, etc. Comment réagir face à une telle diversité de points de vue, devant des argumentations aussi diverses mais qui semblent toutes pouvoir se justifier dans une certaine mesure?

La première attitude qui s'impose, nous semble-t-il, est d'accepter de prendre cette complexité « à bras-le-corps », de ne pas simplement nous en détourner par perplexité ou lassitude. Plutôt que de déplorer cette multiplicité, il faut apprécier le fait que l'addition ou la confrontation de ces regards multiples permet de donner une réponse plus fine et nuancée à la question principale (« la culture est-elle en crise? »). Tout indique que nous devons apprendre à vivre à l'avenir avec ce type d'environnement idéologique : la complexité pourrait bien devenir, en effet, le caractère fondamental de nos démocraties plurielles, ouvertes, multiculturelles, fondées sur la liberté de pensée et d'opinion. Sans que nous en ayons peut-être été assez conscients, elle est le résultat même de nos choix sociaux et politiques.

Dans un premier temps, s'impose donc la nécessité d'établir une cartographie de cette complexité et telle est justement l'ambition de notre enquête. Dans cet esprit, les prochaines sections de ce chapitre permettront d'explorer tout ce qui a été dit (voire : peut se dire?) sur le thème de la crise culturelle aujourd'hui. Notre conviction est que ce travail d'inventaire et de mise en ordre des points de vue constitue un préalable nécessaire à toute discussion nuancée sur la crise de la culture. L'un des buts de cet ouvrage est de pouvoir servir de base à des réflexions futures sur ce thème en permettant d'aller au-delà des discussions préliminaires pour entrer aussitôt dans le « vif du sujet ».

Dans un second temps, nous pouvons observer que cette cartographie n'est pas dépourvue de reliefs. Certaines perceptions sont plus répandues que d'autres, ce qui ne signifie pas qu'elles soient

Table des matières

Introduction	7
CHAPITRE I • Enquête sur l'état de la culture	11
La culture est-elle en crise?	11
Les manifestations de la crise	21
Les causes de la crise	36
Peut-on combattre la crise?	42
Les évaluations positives	52
Le Québec en perspectives	64
Conclusion	68
CHAPITRE II • Divertissement ou désinvestissement de soi?	73
Comment répondre?	73
Le problème de l'intensité	77
Causes et manifestations de la crise	82
Pouvons-nous sortir de la crise?	95
Le cas du Québec	101
Conclusion	107
CHAPITRE III • Crise de la culture ou transition?	111
Problèmes de définition	112

Le diagnostic de crise culturelle	116
Des données contradictoires	121
Un essai d'évaluation	127
De la crise au discours de la crise	136
Reprogrammer la pensée et l'action	140
Le contexte québécois	146
Conclusion	153
Remerciements	159
Annexe A	161
Annexe B	163
Annexe C	167
Annexe D	171
Notes	201
Bibliographie	207

Imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié Éco-Logo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2007
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

GÉRARD BOUCHARD ET ALAIN ROY

La culture québécoise est-elle en crise ?

Le discours de la crise culturelle bénéficie actuellement d'une vogue et d'un crédit importants. Qu'en est-il au Québec ? Comment regarder l'avenir ? Sommes-nous dans une situation prometteuse ou en déclin ? La culture est-elle en crise ? Si oui, quelles en sont les manifestations, l'intensité, les causes ? Est-il possible d'y remédier ? S'il n'y a pas de crise, comment caractériser la situation présente ? Comment expliquer la vigueur du discours de crise ?

Pour répondre à ces questions, Gérard Bouchard et Alain Roy ont interrogé par voie de sondage 141 intellectuels québécois. Il en résulte un portrait de la situation du Québec actuel aussi riche que nuancé, dont ce livre offre un condensé à partir d'un dépouillement rigoureux des résultats.

Ensuite, les deux coauteurs se sont prêtés à leur tour au jeu et ont rédigé, chacun de son côté, un essai en guise de réponse au questionnaire. Rédigés parallèlement à l'analyse des réponses, ces deux essais offrent autant de visions complémentaires et contrastées de notre société.

Un livre percutant, intelligent, stimulant, qui apporte un riche matériau aux débats actuels sur la société québécoise.

Historien et sociologue, Gérard Bouchard est l'auteur de nombreux essais, dont Quelques Arpents d'Amérique, Genèse des nations et cultures du Nouveau monde et La Pensée impuissante, échec des mythes nationaux canadiens-français (1850-1960).

Alain Roy est directeur de la revue L'Inconvénient. Il a publié deux recueils de nouvelles aux Éditions du Boréal : Quoi mettre dans sa valise ? (1990) et Le Grand Respir (1999), de même qu'un essai, Gabrielle Roy : l'idylle et le désir fantôme (2004).